

L'animation pour enfants à la télévision :

témoignage du réalisateur Hoël Caouissin

Depuis à peu près un quart de siècle, la télévision déverse à flots presque continus des programmes destinés aux enfants. Les dessins animés y occupent une place importante, et à des tranches horaires stratégiques. L'animation exerce une réelle fascination sur les jeunes générations, et cela n'a pas échappé aux diffuseurs, qui s'efforcent de fidéliser un public en devenir. Les campagnes de publicité particulièrement ciblées vers ces tranches d'âges sont, paraît-il, très juteuses.

J'ai commencé à travailler comme dessinateur « dans la série TV » avec quelques réticences, je le reconnais, trouvant que les messages véhiculés étaient particulièrement dérisoires... Puis un jour : l'occasion de réaliser une série un peu atypique, « Les Belles Histoires de Pomme d'Api », qui consistait à adapter des histoires déjà publiées par les éditions Bayard Presse dans la collection du même nom. Nous étions tombés d'accord, avec Dora Benousilio, productrice aux Films de l'Arlequin, pour respecter l'originalité de chaque histoire, et notamment son style graphique qui était différent à chaque fois. Nous étions en 1995, et à cette époque, les séries télévisées ne présentaient pratiquement jamais d'originalité graphique : il s'agissait de pouvoir faire dessiner l'animation, « proprement », n'importe où dans le monde.

Résultat, quand nous avons présenté notre projet de série, pour obtenir quelques subsides européens, il nous a été répondu que c'était là une fausse série, en réalité des « courts métrages » déguisés en série TV, car nous ne respections pas l'unité stylistique habituelle et caractéristique de la série...

« Les Belles Histoires de Pomme d'Api » : 52 films de 5 minutes environ. Comme il existait une grande quantité d'histoires déjà publiées, il me fut assez facile de ne choisir que celles que je trouvais intéressantes, tant du point de vue littéraire que du point de vue graphique. Pour cette série, nous avons été relativement libres, ce qui je crois est assez rare. De mon côté, et pour préserver au maximum l'originalité stylistique de chaque conte, j'évitais le plus possible de travailler avec des professionnels habitués à la série TV, m'adressant plutôt à des artistes, auteurs vraiment créatifs comme Serge Elissalde, Franck Ekinsi, Jean-Charles Finck, Jean-Jacques Prunès, Jacques Colombat, Fabrice Fouquet, Moran Caouissin... lesquels, en dessi-



© France Télévision Distribution

nant les story-boards, apportèrent un sang nouveau à la série. La fidélité aux albums était vraiment primordiale. Par exemple il m'est arrivé de téléphoner à l'illustrateur du livre pour le questionner sur sa technique, sur ses recettes, pour me rapprocher au plus près de son style... J'obtenais même de l'éditeur qu'il nous prête des originaux peints par ces illustrateurs, afin que nous puissions les examiner de près...

Les enfants sont habitués à avaler tous ces programmes qui leur tombent tout cuits sur le petit écran. Bien sûr, ils ont leurs préférences. Mais quand on leur propose des films qui racontent, véhiculent vraiment des idées, ils repèrent très vite l'originalité, et s'y intéressent.

Ainsi leur ai-je proposé des sujets parfois un peu difficiles, comme la trisomie, la sécheresse en Afrique, la différence, etc. Quand ils font partie d'un jury, ils accordent volontiers un prix à ces films et ils en parlent intelligemment.

Mais dans la majorité des cas (il se produit en France de 250 à 300 heures de dessins animés dans une année), la logique de ces productions est avant tout économique et commerciale. Pour fidéliser un public, et pour rentabiliser au plus vite l'aventure, on fabrique les séries au kilomètre ! Ce qui est considéré comme la quantité idéale et minimum, c'est 26 fois 26 minutes, c'est-à-dire plus d'une dizaine d'heures de programmes, qui se fabriquent si possible en moyenne en un an ou un an et demi, ce qui est très court. De même pour les story-boards : on impose des délais toujours trop courts, alors qu'on exige des dessins de plus en plus précis, car ils vont être reproduits par des armées d'animateurs, de dessinateurs exécutants, en Chine, en Corée, en Inde... Les délais de fabrication ne sont pas étrangers au budget : prolonger ces délais c'est dépenser plus.

Quelques exceptions sont dues à de petits studios qui mettent en avant la part de création, comme Les Films de l'Arlequin, Je suis bien content, La Fabrique, Folimage, qui choisissent de faire des petites séries, des adaptations d'œuvres littéraires, probablement moins rentables commercialement. Ce sont les petites structures qui feront évoluer les choses.